

SITUATION ACTUELLE DE L'ALLEMAGNE

Déceptions des Allemands. — Après vingt mois de la guerre la plus formidable que le monde ait jamais vue, l'Allemagne est loin d'avoir obtenu les résultats sur lesquels elle avait compté. Après avoir inutilement tenté de triompher de ses adversaires à l'aide d'attaques brusquées, soutenues par la plus puissante artillerie qui ait jamais existé, elle a cherché sur un front secondaire la victoire qui lui échappait sur les fronts principaux. Mais c'est en vain qu'elle a déterminé le roi de Bulgarie à attaquer traîtreusement les Serbes : elle n'a pu les vaincre et l'armée serbe est aujourd'hui reconstituée. C'est en vain qu'elle a tenté d'intimider les neutres par de grandioses projets de rénovation de la Turquie et de conquête de l'Égypte. De ce côté encore ses espérances ne se sont pas réalisées.

Comprenant au surplus que la France était toujours le plus redoutable de ses ennemis, elle s'est retournée contre elle. Elle a commencé par essayer de nous tromper au moyen de feintes savamment préparées, en Flandre et en Artois, en Champagne et dans les Vosges. L'objectif était Verdun. On a fait croire aux soldats qu'on s'emparerait en quelques jours de cette « pierre angulaire » de notre défense, grâce à des moyens matériels qui feraient plier l'adversaire sous le poids du nombre et de la mitraille.

L'héroïsme de nos soldats a déjoué toutes ces prévisions. L'Allemagne a subi de telles pertes qu'on a pu dire que sa prétendue « stratégie de large envergure » était en réalité la « tactique du massacre ». Voici maintenant qu'on commence à se demander où on veut en venir avec cette guerre atroce dont on n'entrevoit pas la fin.

Le peuple allemand, écrivait Georg Bernhard dans la *Vossische Zeitung* du 13 mars, est trop discipliné pour s'insurger, mais il a le droit de savoir pourquoi on continue la guerre... Sans doute il a confiance dans le gouvernement. Mais les bruits que font courir des gens irresponsables engendrent le doute, l'inquiétude, le découragement.

Et la *Kölnische Volkszeitung* ne craint pas de dire : « Nous manquons décidément d'une volonté ferme et d'un grand homme. »

Les journaux socialistes publient des articles où apparaît plus nettement encore le sentiment du mécontentement. Le député Ströbel a déclaré, le 18 mars, au Landtag, que la plus grande partie de la population prussienne se trouvait dans la situation la plus pénible, *in den dürftigsten Verhältnissen*. « Tandis que les capitalistes gagnent de l'argent, le peuple est massacré. Des milliers d'Allemands perdent la vie à la fleur de l'âge. Des charges formidables nous attendent, le budget est en déficit de plusieurs milliards... Tous ceux qui sont capables de penser par eux-mêmes doivent en venir à cette conclusion qu'il faut terminer la guerre le plus promptement possible (1). »

Sans doute les Allemands, qui s'étaient préparés à toutes les éventualités, se sont adaptés à la « guerre d'usure », mais il est impossible que ce genre de guerre tourne à leur profit, les empires centraux s'useront forcément plus vite que leurs ennemis.

Cette forme de lutte ne change pas au surplus le but qu'on assignait jadis à la guerre. Ce but c'est la destruction de l'armée ennemie, et aucune des armées contre lesquelles l'Allemagne doit lutter n'est détruite.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que nos adversaires sont à bout de forces. Ceux qui les dirigent ne sont pas prêts à déposer les armes. Les Allemands sont patients et opiniâtres; ils ont gardé dans leur caractère cette *vis durans* que Tacite attribuait déjà aux Germains de son temps. Ils sentent d'ailleurs quelle importance la guerre actuelle a pour l'avenir du pays. Le duel qui s'est engagé, disait naguère le secrétaire du Handelstag, est si grave que nous devons lutter jusqu'à notre dernier homme, et dépenser, s'il le faut, jusqu'à notre dernier sou !

Il convient de remarquer que si on parle aujourd'hui de « défendre » l'Allemagne menacée, on avait, il y a quelques mois, d'autres prétentions. Nous sommes parvenus, écrivait Frédéric Naumann, au mois de septembre 1914, à une heure historique qui a une importance capitale. Il s'agit d'arriver à la « maîtrise du monde ». L'Allemagne a droit à « l'hégémonie », disait de son côté Lasson, parce que c'est la création politique la plus parfaite que l'histoire ait jamais connue !

Les discours qui ont été prononcés au Reichstag et au Landtag de Prusse ne donnent plus la même note. L'insuccès de l'attaque contre Verdun a fortement ébranlé la confiance dans la « puissance invincible de l'armée ». On aperçoit à travers d'adroites réticences le travail intérieur qui depuis quelques semaines s'est produit en Allemagne. En dépit des pressions gouvernementales, de grosses fissures se manifestent dans le bloc et les différentes classes de la société ne sont plus aussi

(1) V. *Vorwärts*, 19 mars. I. Beilage.

unies. Des résistances commencent à se faire jour même dans des groupes où tout était jadis obéissance et soumission (1).

Mais nous ne devons pas juger la mentalité des Allemands d'après la nôtre : la docilité est tellement entrée dans les moelles du peuple qu'il n'est pas encore prêt à se révolter. Bebel l'a dit un jour : « Le peuple allemand a une âme de valet. »

C'est pourquoi il accepte des interventions gouvernementales qui nous semblent odieuses. Pour les Allemands, la liberté, telle que nous la comprenons, n'existe pas, ou du moins elle est subordonnée dans toutes ses manifestations à l'épanouissement et au progrès du germanisme.

C'est par une « organisation » qui nécessite une discipline de fer et une incroyable résignation que l'Allemagne a résisté aux difficultés avec lesquelles elle est aux prises.

La première de ces difficultés est celle du ravitaillement. On ne peut sans doute « affamer » la vaste région formée par les deux Empires centraux, région dont quelques parties sont très fertiles et où on trouve des ressources variées. Le blocus anglais a tout de même plus d'effet que le gouvernement de Berlin ne veut en convenir. On prend des précautions infinies pour empêcher tout gaspillage, toute déperdition de forces. L'étatisme dans son application à la vie économique est poussé jusqu'à ses dernières limites (2).

C'est grâce aux mesures rigoureuses que nous avons prises, dit la *Vossische Zeitung* (3), que notre population a pu supporter avec tant de patience et un si grand esprit de sacrifice les contraintes qui lui sont imposées. Ce qui est fâcheux c'est qu'il y a encore des gens qui ne comprennent pas bien les difficultés en présence desquelles nous nous trouvons. Une intervention énergique des autorités est indispensable. On nous vend maintenant fort cher beaucoup de produits alimentaires d'une qualité inférieure et d'une valeur nutritive médiocre.

Céréales, viande, lait, beurre, fromage, pommes de terre et légumes, élevage des animaux, production du fourrage, fabrication de la bière, tout est minutieusement réglementé (4). L'Allemagne qui, avant la guerre, était tributaire de l'étranger pour un tiers environ de sa consommation, en est presque arrivée à se suffire à elle-même, et à pratiquer la poli-

(1) *Die Hilfe*, 30 mars 1916, p. 207. Cf. *Vorwärts*, 29 mars.

(2) La guerre, écrit la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* du 23 mars, nous a appris à ne rien perdre, à mieux calculer aussi ce qui doit être réservé à la nourriture des hommes, ce qui doit être affecté à celle des animaux. Ainsi nous perdions chaque année des milliers de kilogrammes d'amidon et d'albumine, de quoi nourrir plusieurs millions d'êtres humains. — La *Kölnische Volkszeitung* recommande de bien mâcher et de manger lentement. Cela permet de manger moins.

(3) Nos du 3 et du 26 mars 1916.

(4) La *Vossische Zeitung*, du 28 mars, indique le fonctionnement de l'Office impérial de la viande (*Reichsfleischstelle*) qui vient d'être créé.

tique de « l'État commercial fermé », encore qu'elle reçoive bien des choses des pays neutres, de la Hollande et des pays scandinaves surtout (1). On en est venu à 200 grammes de pain par jour et par habitant, à 4 livres de pommes de terre, à un demi-litre de lait et à un quart de livre de beurre par semaine!

Deux jours par semaine la viande est défendue (2). Il paraît d'ailleurs que la répartition laisse encore à désirer. Des scènes tumultueuses se sont produites dans plusieurs villes devant les boulangeries et les magasins de comestibles. Des vols importants de cartes de pain ont eu lieu dernièrement à Berlin. C'est un scandale!

Il y a aussi un « problème de la pomme de terre allemande » et ce problème n'est pas résolu (3). Au conseil municipal de Berlin, le socialiste Wurm a violemment attaqué « l'office impérial des pommes de terre » qui n'a pas assuré l'approvisionnement dans une mesure convenable. A Halle sur la Saale, grande ville de 210.000 habitants, on est resté huit jours sans pouvoir s'en procurer. Il faut, dit-on, forcer les agriculteurs à livrer celles qu'ils détiennent. Les prix ont subi une hausse « qui dépasse l'augmentation des frais de production, ce qui prouve que les prix sont exagérés ». La population est obligée de manger des pommes de terre que jadis on n'aurait pas données aux animaux!

Au manque de pain, de viande, de pommes de terre, s'ajoute le manque de lait et de beurre.

La pénurie de lait se fait durement sentir sur la population infantile : la mortalité a sensiblement augmenté. La difficulté, dit le *Vorwärts* (4), tient surtout au manque de fourrage, et à la diminution du nombre des vaches; on abat même des vaches laitières. Il faut s'attendre à une nouvelle décroissance de la quantité de lait disponible (5). On propose de remédier à cette situation d'abord en réduisant au strict nécessaire la consommation des adultes et ensuite en élevant des chèvres. « La préservation des nourrissons est un devoir impérieux pour la communauté. » Quant au beurre, il est de plus en plus rare. Il y a

(1) La Belgique et les régions du Nord de la France envahies par elle lui ont fourni aussi un précieux appoint.

(2) Les journaux signalent des tromperies de toutes sortes. La falsification de certaines denrées est considérable. C'est ainsi qu'on vend des tablettes de chocolat où n'entre pas un gramme de cacao, et de la charcuterie dont la fabrication fait frémir. Le *Vorwärts* mentionne de nombreux détournements dans le transport des marchandises et des soustractions provenant d'un contrôle insuffisant; il dénonce aussi les escroqueries des fournisseurs de l'armée, dont quelques-uns ont fait de gros bénéfices.

(3) Das Problem der deutschen Kartoffel ist noch nicht gelöst, *Kölnische Zeitung*, 21 mars 1916.

(4) Numéro du 29 février 1916.

(5) Numéro du 8 mars 1916.

maintenant des villes où on n'en délivre pas à certains jours. Le prix est fixé chaque semaine, pour le beurre importé de l'étranger, par un Office central (*Butterzentrale*).

Malgré toutes les précautions qui ont été prises, le malaise est grand. Les polémiques s'accroissent, les plaintes augmentent, les vieilles oppositions entre Allemands du Nord et Allemands du Sud reparaissent. Les déclarations faites par le comité de contrôle qui s'est réuni en même temps que le Reichstag sont significatives (1) : on craint que la nouvelle récolte ne soit inférieure à celle de 1915, déjà inférieure à celle de 1914, et on préconise la plus grande économie. Les sociétés d'agriculture recommandent de développer la culture des légumes et celle des fruits, précieux adjuvant dans l'époque critique que traverse le pays. Comme la main-d'œuvre fait défaut, on propose d'utiliser en même temps que les prisonniers, les écoliers et les femmes pour remplacer les adultes tués ou blessés (2).

Le professeur W. Wygodzinski, de Bonn, compte beaucoup sur les femmes (3). Déjà, en 1907, elles formaient plus de la moitié (55 %) du chiffre total des personnes employées dans l'agriculture. Le mouvement de « féminisation » a continué depuis cette époque. C'est une chose heureuse. Les femmes rendent ainsi de grands services au point de vue de l'alimentation. Leur rôle va grandir de ce fait que de grands vides se seront produits dans la population masculine. Mais il faudra, dit M. Wygodzinski, développer beaucoup leur culture scientifique et leur instruction (4).

Il y a aussi une question du sucre ! D'un appel significatif lancé il y a quelques jours, il résulte que le sucre est très cher et qu'il n'y en a plus assez. « C'est d'autant plus grave que le sucre est le dernier aliment du peuple depuis que la graisse, le beurre et même les pommes de terre font défaut, et que la carte du pain a été réduite. » Le baron de Massenbach a établi, dans un rapport présenté au ministère de l'Agriculture, que la production était de 50 à 60 % de la production habituelle. Le

(1) *Denkschrift über die wirtschaftlichen Massnahmen aus Anlass des Krieges*. C'est le septième rapport présenté au Reichstag depuis le début des hostilités. Il suffit, a dit dans une des dernières séances le député Simon, d'entrer dans les magasins pour être frappé de la tristesse des femmes de mobilisés en face d'une hausse des prix insolente. Les mesures gouvernementales ont amené une grande misère pour les classes les plus nombreuses de la population.

(2) *Deutsche Tageszeitung* 25 février : 339.000 prisonniers sont employés à des travaux agricoles (tandis que 244.000 sont occupés dans l'industrie). Ce sont les chiffres donnés au Reichstag. On estime qu'on pourrait tirer de cette main-d'œuvre un meilleur parti.

(3) *Tag*, 29 février 1916.

(4) La même note se retrouve dans le discours du député Kaufmann au Landtag (*Kölnische Volkszeitung*, 15 mars 1916).

comité de guerre qui a lancé cet appel prie tous ceux qui savent où se trouvent des dépôts de sucre de les faire connaître (1).

Il ne faut pas hésiter, écrit la *Rheinisch-westfälische Zeitung*, à fixer des prix maximum pour tout et à frapper de peines sévères toutes les contraventions. Il faut organiser le marché et empêcher complètement la spéculation, il faut réglementer complètement la vente des animaux, la fabrication et la vente des conserves... nous luttons pour la vie. L'archevêque de Trèves a invité dans son mandement les catholiques à « supporter courageusement ces dures privations », en même temps qu'il a blâmé « ceux qui profitent des circonstances pour faire des bénéfices au détriment de la communauté »!

On cherche à reconforter les populations, en faisant l'éloge des agriculteurs. Notre production agricole, a dit le baron de Schorlemer, ministre de l'Agriculture (2), s'est considérablement accrue, en même temps que nous avons augmenté notre réserve de bétail. Nous avons pris nos dispositions pour accroître notre récolte de fourrage, nous fabriquons avec de la paille un produit (*Strohkraftfutter*), qui, grâce à l'adjonction de substances collantes, de levures et de ferments, est très nourrissant. Nous utilisons des pâturages (*Waldweiden*) dont on ne tirait jadis guère de profit, nous employons les prisonniers à la transformation des terres incultes ou tourbeuses (*Moorland, Oedland*). Les progrès réalisés par notre chimie agricole nous rendent d'immenses services. Nous devons reconnaître, a dit le comte de Schwerin-Löwitz, président de la *Deutsche Landwirtschafts-Gesellschaft*, que plus la guerre se prolonge, plus elle devient une guerre économique. On peut donc dire que l'agriculture est au premier poste de combat (3).

La situation des campagnes, au dire du député Hofer, est bien mauvaise. Les salaires des ouvriers agricoles n'ont pas augmenté, la vie est tellement chère que la situation des femmes des soldats mobilisés est, dans certaines régions, désespérée (*trostlos*). Aussi quittent-elles la campagne pour venir à la ville. Il est triste de penser que les familles de ceux qui défendent la patrie sont tombées dans une pareille détresse. La victoire de la Prusse ne profitera qu'à la réaction. Le moment est venu de crier : Peuple éveille-toi ! *Volk erwache!*

(1) *Deutsche Tageszeitung*, 27 mars. On se plaint aussi d'une nouvelle diminution dans la production de la bière. *Ibid.*, 26 mars.

(2) *Reichsanzeiger*, 8 mars 1916.

(3) *Germania*, 25 février 1916. La *Frankfurter Zeitung* du 12 mars explique comment il faut remédier au manque d'engrais azotés en « utilisant les décharges des grandes villes ». On peut y trouver un engrais d'une valeur d'au moins 10 marks par an et par personne. Pour les 39 millions d'habitants des grandes villes allemandes, cela représente au moins 300 millions !! La transformation des terrains sablonneux, ou trop secs, en terres fertiles, est très désirable.

Activité de l'industrie. — La guerre a eu une profonde réaction sur la vie industrielle du pays. Certaines industries comme l'industrie minière et l'industrie métallurgique ont fait de grands progrès. L'Allemagne a la bonne fortune de posséder dans son propre sol (elle trouve également dans le sol des régions envahies), la houille et le fer en abondance. Toutes les industries s'occupant de fabrications qui ont quelque rapport avec la guerre donnent de beaux dividendes; l'Allemagne possède aussi (en dehors du fer et de la houille) des réserves de métaux et de matières premières considérables. A l'assemblée générale des maîtres de forges qui s'est tenue à Düsseldorf les métallurgistes se sont déclarés très satisfaits (1).

L'industrie chimique est naturellement fort occupée. Elle ne fabrique pas seulement les explosifs et les gaz asphyxiants, elle rend de grands services pour la nourriture des hommes, et pour celle des animaux. L'emploi judicieux des engrais a permis d'accroître les rendements, et on utilise les phosphates de la province de Liège et du Hainaut (2).

L'industrie textile n'est pas aussi brillante. Après avoir subi un fort ralentissement au début des hostilités, elle avait repris une certaine activité. Elle avait à sa disposition de grosses provisions de matières premières, et en avait trouvé beaucoup en Belgique, dans nos départements du Nord et en Pologne. Mais la pénurie du coton se fait maintenant sentir, on essaye de développer la culture du chanvre et du lin, on se sert pour cela des prisonniers (des prisonniers russes en particulier), dont on tire, dit-on, bon parti (3).

L'Allemagne est aussi gênée par le manque de cuir. C'est de l'étranger qu'elle importait les cinq sixièmes de celui dont elle a besoin. On a fait tout ce qu'on a pu pour perfectionner les procédés, et on fabrique une sorte de cuir artificiel, de même qu'on confectionne des vêtements avec de la paille.

Que peut être actuellement le commerce de l'Allemagne? Il n'est pas facile de le savoir. Les interventions de l'État sont ordinairement peu favorables au commerce qui a besoin de liberté. Il faut nous résigner, dit le *Deutscher Oekonomist* (4), à un bouleversement considérable des lois

(1) *Kreuz Zeitung*, 13 mars 1916. Le *Tag*, 9 mars 1916, donne quelques renseignements sur l'élévation du prix du fer. Quant au syndicat minier rhénan-west-phalien, il donne de beaux dividendes. *Vossische Zeitung*, 19 mars 1916.

(2) Grâce aux progrès de notre chimie allemande, écrit Oppenheimer dans le *Berliner Tagblatt* du 26 mars, nous savons utiliser des matières simples qui se trouvent partout, comme l'azote de l'air. Nous pouvons fabriquer des quantités illimitées d'ammoniaque, et nous nous sommes rendus indépendants de l'étranger.

(3) Glafey, *Krieg und Textilindustrie*, p. 17. Le *Deutscher Reichsanzeiger* du 28 mars met en lumière l'importance prise par la culture du chanvre en Poméranie.

(4) Numéro du 19 février 1916.

économiques. Ici c'est le grand commerce qui est éliminé, ailleurs c'est le petit (1).

On a proclamé aussi le monopole du commerce des devises. Sauf les Banques de Hambourg et de Francfort, toutes les banques de province ont accepté ces entraves apportées à leurs opérations.

Tous les journaux ont consacré de longs articles à la foire de Leipzig. Jamais, disent-ils, elle n'avait attiré tant de monde. C'est, dit la *Kreuz Zeitung* du 9 mars, une victoire économique que nous avons remportée (2). Les neutres s'y sont rendus en grand nombre (attirés sans doute par un sentiment de curiosité). On prétend que les 3.000 acheteurs étrangers qui sont venus ont fait beaucoup d'achats destinés à la Russie, à l'Angleterre et à la France! On affirme qu'ils n'ont pas été arrêtés par l'élévation des prix, et ont accepté des majorations allant jusqu'à 50 % dans la pensée que les prix monteraient encore bientôt. On cherche même à faire croire que les demandes ou commandes en objets de luxe ont été nombreuses.

Situation financière. — M. Helfferich essaye de soutenir qu'elle est excellente. Le crédit de l'Allemagne fléchit cependant de plus en plus. La baisse continue du mark (il a perdu plus de 25 % de sa valeur) prouve que les neutres ne croient pas à la victoire finale des Empires du Centre. Que l'Empire ait pu se procurer, à l'aide de quatre emprunts successifs, 37 milliards de marks, pour soutenir une lutte extrêmement dispendieuse, cela est la conséquence de l'enrichissement du pays qui a été, depuis un quart de siècle surtout, si considérable! Non seulement les revenus avaient beaucoup augmenté, car la plupart des entreprises industrielles étaient très rémunératrices, mais les Allemands avaient aussi pendant les dernières années beaucoup épargné. L'importance des dépôts dans les caisses d'épargne avait considérablement augmenté. Ils s'étaient encore accru en 1914, de 531 millions de marks. Le dernier emprunt n'a été en réalité qu'un demi-succès (3).

On avait cependant fait valoir que c'était un placement incomparable, très sûr et très rémunérateur! On avait publié les listes indiquant les sommes que souscrivaient les banques, les principales sociétés industrielles et les grandes maisons de commerce. On avait déterminé un

(1) On constate avec amertume que le petit commerce est presque partout dans une triste situation. Il se donne beaucoup de peine « pour ne rien gagner », tandis que certains industriels font des bénéfices scandaleux!

(2) Cf. *Vossische Zeitung*, 6 et 9 mars, et *Deutsche Tageszeitung*, 7 mars. De grandes facilités ont été accordées à ceux qui voulaient s'y rendre.

(3) Il se compose d'une rente 5 %, émise au taux de 98,50, et de bons du Trésor à longue échéance, au taux de 4 1/2 %, émis au cours de 95.

grand nombre de personnes à réaliser, à des cours plutôt bas, des valeurs étrangères, afin de pouvoir souscrire.

L'emprunt ne suffit pas à couvrir les 14.300.000.000 qui ont déjà été dépensés par avance. Il donnera très peu « d'argent frais » (3 milliards au plus). Et la situation du trésor reste difficile. Les bilans de la Banque d'Empire sont suspects, ils ne font pas connaître la situation exacte des caisses. M. Helfferich se garde bien d'indiquer ce que l'Empire dépense en dehors de la guerre proprement dite, il ne parle pas davantage des subventions données à la Bulgarie et à la Turquie, dont les trésors sont « à sec » et qui ne peuvent plus emprunter.

Aussi la dette flottante de l'Allemagne grossit-elle toujours. Les dépenses ne sont pas inférieures à 2.750 millions de marks par mois (3.440.000.000 de francs).

Les fameuses caisses de prêts (*Darlehenkassen*) créées au mois d'août 1914 dans le but d'avancer des fonds, en échange des titres déposés chez elles, ont sans doute rendu des services (1). Mais comment ? Elles ont été autorisées à prêter, en vue des souscriptions, 75 % sur les fonds d'État allemands (y compris les précédents emprunts de guerre) et 70 % du prix coté le 25 juillet 1914 sur les autres valeurs. Elles ont ainsi accru la circulation fiduciaire qui, peu à peu, est devenue considérable et dépasse 12 milliards de marks. Elle comprend : 1° les billets émis par la Banque d'Empire ; 2° les bons émis par les caisses de prêt ; 3° les billets émis par des banques privées ; 4° le papier mis en circulation par les Banques de secours de guerre et par un certain nombre de municipalités.

Comme l'encaisse or de la Banque d'Empire n'est que de 2 milliards et demi, on voit que l'Allemagne s'est condamnée à un régime qui fait penser à celui des assignats ; le papier allemand se dépréciera forcément de plus en plus.

Il faudrait, pour que la situation se modifie, que l'Allemagne parvienne par ses ventes au dehors à accroître ses exportations et à améliorer sa

(1) Il y a deux manières de faire de l'argent avec les bons émis par ces caisses : ou bien on les porte à la Banque d'Empire pour les échanger contre des billets de banque, ou bien on les emploie à payer les fournisseurs ou les banquiers. La *Reichsbank* cherche d'ailleurs souvent, après les avoir reçus, à les mettre elle-même en circulation. La circulation des bons des caisses de prêts dépassait déjà avant le dernier emprunt 1.200.000 marks, de sorte qu'il y a en réalité en Allemagne deux sortes de billets de banque dont le total s'élève à 8 milliards de marks (10 milliards de francs).

Comme l'a très bien montré M. Rist (*Revue d'Économie politique*, septembre-décembre 1915, p. 447), les caisses de prêts de guerre ont eu pour but de prêter au Trésor, plutôt que de soutenir le commerce et l'industrie. C'est grâce à elles que le gouvernement a pu se faire prêter (pour les trois premiers emprunts) plus d'un milliard de papier monnaie qu'il avait en somme fourni lui-même. (Cf. l'article de M. Sauvaire-Jourdan, *Ibid.*, numéro de janvier 1915.)

balance commerciale qui est si défectueuse. Comment faire? Sa flotte marchande est saisie ou immobilisée. Son portefeuille de valeurs étrangères a déjà été en grande partie réalisé! Elle peut encore faire argent de ses mines, de ses usines, de ses propriétés, de ses chemins de fer; elle peut instituer — elle est déjà entrée dans cette voie — certains monopoles. Mais ses richesses réalisables finiront, comme ses armées, par s'épuiser, elle ne pourra faire appel indéfiniment au « crédit ». Ce crédit est déjà si ébranlé, que le jour où elle sera définitivement battue ce sera presque un effondrement. « Nous sommes maintenant, écrivaient les *Leipziger Neueste Nachrichten*, le 3 mars, en présence des plus grosses difficultés financières qu'un peuple ait jamais eu à résoudre! »

L'Allemagne ne peut d'ailleurs se borner à emprunter. Il faut organiser de nouveaux impôts, ne serait-ce que pour payer les intérêts des sommes qui ont été prêtées.

Est-ce du côté des impôts directs, ou du côté des impôts indirects qu'il faut chercher les ressources indispensables ?

Les préférences des classes laborieuses, qui s'occupent beaucoup de ces problèmes, sont naturellement pour les impôts directs.

On s'est élevé avec force dans un grand nombre de réunions populaires contre les nouveaux impôts indirects proposés par le gouvernement (et aussi contre les procédés des autorités locales qui cherchent à étouffer les discussions).

Les impôts indirects, a dit un des orateurs, « tendent à charger la masse au profit des classes riches ou des classes aisées. Les projets gouvernementaux ne peuvent être acceptés par le peuple. Ils menacent de rendre intolérable la situation des ouvriers, situation déjà rendue si pénible par les spéculations dont ils sont victimes et par les insuffisances du ravitaillement. »

Tous les journaux publient de longs articles sur les projets gouvernementaux. Presque tous prétendent qu'ils auraient, s'ils étaient votés, une influence désastreuse sur la vie économique du pays.

Il n'y a que deux catégories de taxes qui sont unanimement approuvées, l'impôt sur les bénéfices de guerre et l'élévation des droits sur les spiritueux (1). Le projet d'augmentation des droits sur le tabac est presque unanimement repoussé. La consommation du tabac est « tellement entrée dans les mœurs qu'on ne peut la regarder comme une consommation de luxe. » On s'élève avec force aussi contre les surtaxes postales et télégraphiques, contre les timbres de quittances, contre les taxes sur les lettres de voiture. Ces impôts auraient, dit-on, de grands inconvénients pour les opérations commerciales, surtout pour la circulation (2).

(1) *Kölnische Zeitung*, 26 février. Les droits sont portés de 50 à 150 marks.

(2) *Münchener Neueste Nachrichten*, 12 mars.

On ne peut pas approuver non plus, dit le *Worwärts* du 11 mars, l'élévation du prix du gaz d'éclairage. Cette mesure serait surtout onéreuse pour la classe moyenne et les ouvriers, car les gens riches s'éclairaient à l'électricité. On propose un impôt sur les célibataires dont le nombre, depuis quelques années, a augmenté.

Les discussions que ces divers projets vont soulever menacent de raviver les anciennes querelles des partis.

Abaissement de la moralité. — La guerre, a eu, à d'autres points de vue, de fâcheux effets. On avait constaté depuis quelques années déjà que la matérialisation croissante de l'existence ne contribuait pas à élever le niveau de la moralité. L'enthousiasme pour la *Kultur* ne peut tenir lieu de vie morale, pas plus qu'il ne peut remplacer la religion. Aucun temps, disait le président du Congrès des catholiques allemands en 1910, dans un discours qui fit alors quelque bruit, n'a connu à un pareil degré la virulence de l'incrédulité. On va jusqu'à considérer comme arriéré celui qui préfère la foi en Dieu à la foi dans la *Kultur*. Nous assistons à un déficit lamentable de pensée et de vie morale (1).

Ce « déficit lamentable », qui est en rapport avec le développement de cette littérature abominable qu'on appelle *Schundliteratur*, s'est accentué à la faveur de la guerre (2).

Le *Posener Tageblatt* du 2 mars rend compte d'une réunion des instituteurs de la province de Posen, où on a donné de curieux détails sur la situation « de la jeunesse abandonnée à elle-même ». La guerre, a dit un des rapporteurs, M. Pischke, a amené un accroissement considérable du nombre des crimes et des délits. La surveillance des parents (le père étant souvent mobilisé) s'est bien relâchée. L'alcoolisme s'est développé à tel point qu'on rencontre une quantité d'enfants ivres le soir dans les rues. La criminalité a fait aussi de grands progrès (3).

(1) La servilité dont les catholiques allemands font preuve depuis le début de la guerre produit une impression pénible. Ils se sont mis à la remorque de ceux qui s'appuyent, pour assurer le triomphe de la *Kultur*, sur les doctrines les plus anticatholiques et ils acceptent les conceptions les plus inconciliables avec la conception du christianisme. Les essais de réfutation du récent ouvrage *L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne* sont très faibles (V. Pfeilschifter, *Deutsche Kultur, Katholizismus und Weltkrieg*, et les articles du chanoine Rosenberg parus dans la *Germania*). Le député Mathias Erzberger, un des chefs du centre, est un ardent pangermaniste. Le cardinal archevêque de Cologne n'hésite pas à soutenir que la cause du *Deutschtum* est la plus juste des causes, et que l'Allemagne n'est aucunement responsable du conflit qui cause tant de ruines. Les efforts des protestants allemands pour concilier la *Kultur* avec le christianisme sont aussi très curieux. V. le résumé d'une conférence du professeur Hauck sur le *Deutsches Christenthum* dans les *Hamburger Nachrichten*, du 7 février.

(2) *V. Vossische Zeitung*, 26 mars.

(3) *Deutsche Zeitung*, 27 mars. Le nombre des jeunes gens condamnés a triplé. Le progrès de la criminalité chez les enfants est une des manifestations les plus

L'exode des jeunes filles de la campagne, se rendant dans les villes avec l'espoir de gagner davantage, a aussi beaucoup d'inconvénients. Elles sont exposées, dit le conseil supérieur de l'Église évangélique, dans une circulaire bien significative, à se perdre au double point de vue physique et moral, et à tomber sous le contrôle de la police des mœurs. On supplie les pasteurs résidant à la campagne d'user de toute leur influence pour les y retenir.

En Bavière, l'autorité militaire a défendu aux jeunes gens de moins de dix-sept ans d'aller seuls dans les auberges, les cafés, les restaurants, et même les cinémas, à moins qu'il ne s'agisse de représentations organisées par l'administration scolaire. Ils ne devront pas sortir dans les rues après 9 heures, la lecture de certains ouvrages doit leur être interdite.

C'est à la question du niveau général de la moralité que doit être rattaché un problème qui préoccupe nos ennemis, le problème de la diminution des naissances. Bien que la natalité soit plus élevée en Allemagne qu'en France, le coefficient de la natalité s'y est depuis le commencement du siècle abaissé d'une façon plus sensible que chez nous. Dans le royaume de Saxe, il est descendu en dix ans, de 376 à 272 ‰. Si les ménages sont moins féconds, c'est uniquement par des causes d'ordre moral que s'explique cette diminution. Elle est particulièrement sensible dans les grands centres. A Düsseldorf, le coefficient de natalité a diminué de plus d'un tiers en quinze ans. Le nombre des naissances de garçons vivants a atteint en Prusse son maximum en 1908 avec 673.402; il est tombé en 1913 à 620.000. Le chiffre de la natalité est descendu à 13,26 à Berlin-Schöneberg et à 13,13 à Berlin-Wilmersdorf (pour 1.000 habitants).

Ce fait regrettable, dit le pasteur Naumann, est essentiellement une question de volonté (1). Il faut développer chez les parents le désir d'avoir beaucoup d'enfants, il faut faire appel à leur raison et à leur patriotisme; il faut se montrer impitoyable à l'égard de certaines pratiques abominables qui se sont répandues. Hommes et femmes ont leur part de responsabilité. Il faut que les femmes comprennent que c'est leur manière à elle de combattre, de « donner le jour à des guerriers ». Un peuple qui n'augmente plus est condamné à décliner. Il faut qu'elles sentent que c'est leur devoir de remplacer les manquants. La consommation d'hommes que fait la guerre est effroyable!

caractéristiques du trouble moral d'une race. C'est un fait qui atteste la déchéance de la mentalité, qui prouve que le sentiment du bien se perd chez ceux qui ne puisent pas en eux-mêmes la force nécessaire pour réagir contre les passions mauvaises. Le développement de la criminalité infantile en Prusse est d'autant plus remarquable que, dans les autres pays belligérants, le nombre des crimes a fortement diminué. La *Kultur* aboutit à un véritable chavirement des consciences.

(1) *Die Hilfe*, 2 mars 1916. Cf. *Rheinisch-westfälische Zeitung*, 29 février 1916; et *Kölnische Volkszeitung*, 19 janvier.

Il faudra aussi, dit la *Kreuz-Zeitung* du 27 février, inciter les classes populaires à avoir beaucoup d'enfants, en acceptant cette idée que les charges résultant du nombre des enfants « seront supportées par la collectivité ».

La question de la paix. — La question de la paix préoccupe de plus en plus nos ennemis. Si belliqueux que soient les Allemands, la plupart d'entre eux souhaitent maintenant la paix. Tous, disait naguère M. Bassermann, nous voulons préparer la paix, « mais le chemin qui y conduit est difficile. Il ne faut pas faire de faux pas. » Comme on se défie de ceux qui agitent ce grave problème, le plus sage est de défendre d'en parler. C'est le meilleur moyen de faire croire au peuple que l'Allemagne sera capable de « décider les conditions » de cette paix désirée. La paix, dit Max Seber, résumant les déclarations les plus caractéristiques, sera notre paix : *Der künstige Friede wird unser Friede sein* (1).

Nous ne devons nous faire aucune illusion sur les idées pacifiques des Allemands. On voudrait aujourd'hui revenir sur certaines déclarations. Mais il est impossible de croire à la sincérité de ceux qui ont l'audace de dire : nous sommes le plus pacifique des peuples, et qui essayent encore de faire croire aux neutres que l'Allemagne ne fait « qu'une guerre défensive ».

Nous ne devons pas non plus nous laisser prendre aux compliments que certains journaux nous adressent à l'occasion de la défense de Verdun. Ce n'est ni par esprit de justice, ni par sentiment chevaleresque, ni par générosité que certains publicistes parlent de l'héroïsme de nos soldats. Ces sentiments-là n'entrent pas dans l'esprit des Allemands. Le geste est calculé. C'est une manœuvre ! On voudrait créer des motifs de rapprochement pour le moment où il faudra conclure la paix. Méfions-nous des pièges qui nous sont tendus.

Il ne faut pas non plus attacher trop d'importance à la scission qui s'est produite dans la *Sozial-Demokratie*. Les socialistes allemands sont des pangermanistes honteux. C'est parce qu'ils voient la victoire s'éloigner qu'un certain nombre d'entre eux reviennent à des idées d'internationalisme et d'antimilitarisme. Les déclarations de Haase et de ses amis ne doivent nous inspirer aucune confiance. Il faut nous attendre à voir

(1) *Das Grössere Deutschland*, 8 janvier 1916. L'Allemagne, écrit la *Kölnische Volkszeitung* du 12 mars, doit rassembler toutes ses forces avec la volonté de vaincre. Il ne semble malheureusement pas que la paix soit prochaine, mais on peut l'espérer pour l'été ou l'automne. Dans cette guerre où le peuple allemand défend son existence, nous ne devons pas faiblir, même si nos souffrances augmentent. Il en est ordinairement ainsi quand on approche du but ! Il faut, pour remporter la victoire, de la confiance et du courage, il faut aussi un grand esprit de sacrifice.

le gouvernement utiliser leur attitude pour faire de la propagande « en vue de la paix » chez les Alliés, Scheidemann a prononcé un mot qui doit nous faire réfléchir : « Les socialistes allemands ne trahiront pas la patrie. »

On s'occupe beaucoup, dans tous les partis, des difficiles problèmes « d'après guerre ». L'Allemagne, sentant qu'elle ne peut obtenir par les armes ce qu'elle avait espéré, tourne son attention vers les « difficultés extraordinaires » en présence desquelles elle va se trouver. « C'est toute notre vie économique qu'il faudra réorganiser. Et il faudra en venir à des transformations si considérables qu'on ne pourra respecter l'indépendance de chacun. Nous devons, dans le domaine économique et social, accepter une évolution comparable à celle qui jadis fit passer Bismarck du libre échange à la protection (1). » Nous ne devons pas, ajoute la *Post* du 10 mars, « nous contenter de traiter par le mépris les accords qui peuvent être conclus entre nos adversaires. Ils paraissent résolus à ne pas conclure séparément de traités de commerce avec les Empires centraux. C'est grave. On veut nous écraser non pas seulement au point de vue militaire, mais au point de vue économique et paralyser notre commerce. Nos gouvernants devront faire preuve de fermeté et d'adresse au moment des négociations pour la paix. »

Mais on prétend que l'Allemagne, grâce à sa merveilleuse organisation, à sa richesse acquise, à la valeur technique de ses industriels et de ses commerçants, a tant d'atouts dans son jeu qu'elle triomphera des difficultés que lui susciteront ses ennemis (2).

Les inquiétudes que l'Allemagne ressent n'ont pas suffi d'ailleurs à abattre le prodigieux orgueil de nos ennemis. Ils considèrent toujours et cherchent à faire croire au peuple que l'avenir appartient au germanisme, appelé à régénérer le monde. L'Europe est à un tournant de son histoire. « Elle s'avance au milieu d'écueils, l'Allemagne est le pilote qui lui rendra la paix, l'équilibre, la prospérité. L'avenir de l'Europe est attaché au triomphe du *Deutschtum* (3). »

Les Alliés sauront répondre à ces abominables prétentions. Ils continueront la guerre, comme l'a dit M. Asquith, jusqu'à ce que les droits des petites nationalités soient établis sur des bases inexpugnables, jus-

(1) *Germania*, 29 février 1916. Cf. l'article d'A. Dix. *Das Grössere Deutschland* 26 février, p. 262. V. aussi celui du baron de Zedlitz. *Der Handelskrieg nach Friedensschluss*, Tag. 19 mars 1916.

(2) Le *Norddeutscher Lloyd* et la compagnie *Hamburg-Amerika* se préparent à ramener en Europe, aussitôt la paix signée, un certain nombre de Germano-Américains désireux de revoir leur famille après la guerre ; et il y en a, parait-il, qui ont gagné beaucoup d'argent. Le *New-York Times* prétend qu'il y a déjà des milliers de demandes pour le premier départ.

(3) V. le livre de F. Naumann, *Demokratie und Kaiserthum*. Cf. *Die Hilfe*, 17 février 1916, p. 110.

qu'à ce que la domination militaire de la Prusse ait été entièrement détruite. Le sang de nos morts crierait contre nous, si nous n'achevions leur œuvre. La France restera sourde aux insolentes menaces comme aux suggestions perfides. Elle envisage la lutte dans toute son ampleur et elle ne cédera pas. « Il faut, quelle que puisse être la durée de la guerre, que le monde soit définitivement libéré du règne de la force (1). »

L'examen de la situation actuelle de l'Allemagne doit nous inspirer un sentiment de confiance. Nous devons sans doute nous attendre à de nouveaux efforts, mais l'échec définitif des Allemands est certain. On commence à sentir à Berlin que la grande action engagée depuis le 21 février a abouti à un piètre résultat. Comme l'a dit récemment M. Ribot, « la défense de Verdun a été une des plus grandes choses de l'humanité ». On peut même aujourd'hui, sans se faire d'illusions, « entrevoir le terme de la guerre ». Les espérances des Allemands s'écroulent peu à peu. L'épuisement de leurs effectifs, avant qu'ils aient pu arriver à une solution favorable le mécontentement croissant des classes populaires la constitution de nouvelles armées anglaises et russes qui entreront bientôt en ligne, tout permet d'espérer, et dans un avenir peut-être prochain, le dénouement glorieux du drame où se jouent les destinées de la France et le sort de l'Europe.

(1) Discours de M. P. Deschanel, 4 août 1915.

EXTRAIT DE LA « RÉFORME SOCIALE »

AVRIL 1916.
